

## CONFÉRENCE INAUGURALE

### VISAGES DE L'EUROPE DANS LES ESSAIS DE MARGUERITE YOURCENAR

Maria CAVAZZUTI  
(Université de Modène et Reggio Emilia)

Les yourcenariens qui ont participé au colloque *Marguerite Yourcenar essayiste. Parcours, méthodes et finalités d'une écriture critique* savent que la conférence inaugurale aurait dû être prononcée par Albano Biondi, professeur d'histoire moderne à l'Université de Bologne et lecteur passionné de l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Une mort accidentelle, qui a précédé de quelques jours le début du colloque, nous a privés pour toujours de son haut magistère et de sa riche humanité.

Ces circonstances aussi imprévues que tragiques ont poussé le Comité scientifique à me confier la tâche d'ouvrir le colloque.

J'ai pensé alors qu'une réflexion sur la civilisation européenne, telle qu'elle prend forme dans quelques essais de Marguerite Yourcenar, pouvait être le cadre approprié pour introduire et rassembler les communications.

En effet la plupart des essais de l'écrivain traitent, directement ou indirectement, de la civilisation européenne, si visible dans les villes que Yourcenar visite et décrit, dans les auteurs qui sont l'objet de son écriture critique, et, plus encore, dans les nombreux essais ou dans les conférences où elle réfléchit, d'une façon explicite, sur l'évolution de la culture du vieux continent. Même dans les essais où elle s'approche d'autres cultures – notamment dans le recueil *Le Tour de la prison* – le "style" européen de son analyse (quelques-uns diraient, probablement à bon droit, le préjugé européen) est indéniable, au moins, dans la typologie des similitudes et des analogies qu'elle emploie pour lire les civilisations non européennes.

Même si, à l'instar des grands humanistes européens, elle se déclare apatride, ou plutôt, par vocation et par choix, plus citoyenne du monde que fille d'un pays bien défini, c'est dans la civilisation européenne que plongent ses racines culturelles et c'est grâce à cette culture qu'elle a pu approcher d'autres civilisations, parfois éloignées dans le temps et dans l'espace et en ébaucher un tableau qui sous-tend les origines culturelles de son auteur.

En parcourant toute l'œuvre de Marguerite Yourcenar le lecteur rencontre les visages multiples et changeants de l'Europe.

Des paysages naturels d'une part, décrits avec la précision du géologue ou du géographe, mais aussi avec le regard ému du peintre amoureux de son sujet: de la forêt primordiale "coupée de landes qui s'étale presque ininterrompue du Portugal à la Norvège" (*EM*, p. 955-956) des premières pages d'*Archives du Nord*<sup>1</sup>, au "moutonnement vert pâle de la plaine" (*EM*, p. 943) qui se confond avec la "ligne grise de la mer" que Fernande contemple dans la dernière page de *Souvenirs pieux*, lorsque le visage de l'écrivain "commence à se dessiner sur l'écran du temps"<sup>2</sup>(*Ibid*).

Des paysages urbains d'autre part, parsemés de monuments antiques, sculptés par le temps qui a ajouté une sorte d'éternité au travail caduc de l'artiste qui les avait imaginés, témoins de civilisations disparues, mais néanmoins encore parlants. Chenonceaux et Innsbruck, Athènes et Rome, Venise et Ravenne, Bruges et Münster : villes antiques et villes modernes, peintes dans leur contingence quotidienne ainsi que dans leur évolution historique. L'écrivain s'approche de chacune d'elles avec la curiosité respectueuse du voyageur érudit, les anime de personnages historiques ou imaginaires qui prennent vie grâce à une écriture agile, rigoureuse, poétiquement efficace. Et voilà que ces villes se peuplent de figures tout à fait nettes, permanentes, malgré le voile de l'éloignement temporel. "Là est le privilège des personnages de l'histoire : ils sont, parce qu'ils furent" (*EM*, p. 454), remarque Marguerite Yourcenar dans "L'Improvisation sur Innsbruck"<sup>3</sup>, car ils doivent à la mort de les avoir soustraits à l'usure inéluctable de leur histoire et à l'écriture, qui les a sauvés de l'oubli, leur intemporalité.

C'est à la suite de ces considérations qu'il m'a semblé que sur la toile de fond de la civilisation européenne, si riche et si variée, les différentes communications pourraient trouver une sorte d'unité, tout en gardant leur spécificité et leur originalité.

La complexité et l'étendue du thème choisi m'obligent à limiter l'analyse. Je m'appliquerai donc surtout à la lecture de deux textes : un essai, "Diagnostic

<sup>1</sup> *Archives du Nord* Paris, Gallimard, 1977, repris dans *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. Abrégé en *EM*.

<sup>2</sup> *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974. Repris dans *EM*.

<sup>3</sup> "L'Improvisation sur Innsbruck", in *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1982. Repris dans *EM*.

de l'Europe"<sup>4</sup>, composé au début de l'activité de l'écrivain et une allocution, le "Discours de remerciement"<sup>5</sup>, prononcé à l'occasion de l'attribution du "Prix Érasme", qui lui fut remis en 1983 par l'Institut néerlandais du même nom.

Une affirmation lapidaire, qui fait écho au goût de notre écrivain pour la maxime, si fréquente dans son œuvre romanesque ainsi que dans les essais, ouvre le "Diagnostic". Elle ne peut que nous déconcerter : "L'intelligence à l'état pur n'existe guère qu'entre la Baltique et la mer Égée. Acclimatée ailleurs, elle garde sa marque d'origine. Qui l'acquiert s'euro péanise" (EM, p. 1649). Sa thèse se fonde sur l'idée que la rationalité, désignée par les termes d'"intelligence", de "raison", de "cerveau", caractérise toute la civilisation européenne, de Socrate à Voltaire. La rationalité constituerait le trait essentiel de notre continent, ce sur quoi repose notre culture, la force centripète qui a donné solidité et continuité à notre civilisation et grâce à laquelle la culture européenne a pu affronter toutes les vicissitudes, accepter sans succomber le défi du doute et même l'expérience de la défaite.

Dans les premières pages de l'essai l'auteur semble opposer, en reprenant plusieurs fois cette même figure de rhétorique, la civilisation européenne aux civilisations de tous les autres peuples. "Qui voudrait définir la foi devrait s'adresser aux Sémites; le mysticisme a revêtu sa forme la plus parfaite chez les sages indiens [...]; la morale [...] n'a jamais été mieux codifiée que par l'Asie jaune [...]. [...] L'Europe a la fonction d'un cerveau" (EM, p. 1649). Cette opposition est absente dans le texte de 1983 dans lequel Marguerite Yourcenar souligne la continuité de la pensée philosophique et mathématique,

---

<sup>4</sup> "Diagnostic de l'Europe", *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, n° 68, juin 1929, p. 745-752. Repris, posthume, sous la rubrique "Articles non recueillis en volume", dans EM, p. 1649-1655, ainsi que Marguerite Yourcenar l'avait expressément demandé. La critique yourcenarienne s'est déjà occupée de "Diagnostic" et de l'ambiance culturelle contemporaine à sa rédaction. Nous citons, entre autres : Colette GAUDIN, *Marguerite Yourcenar à la surface du temps*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, p. 96-100 et François WASSERFALLEN "La naissance d'une pensée : histoire et mythe dans les essais de Marguerite Yourcenar d'avant 1939", in *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Actes du colloque tenu à l'Université d'Anvers du 15 au 18 mai 1990, édités par Simone et Maurice Delcroix, Tours, SIEY, 1995, p. 454-458.

Dans la note que l'écrivain apposa au texte en 1982, en vue d'une nouvelle édition, elle reconnaît le caractère hâtif de quelques-uns de ses jugements sur certains auteurs – sur Gide, notamment – ainsi que le manque d'exactitude de ses prévisions au sujet de l'avenir de l'Europe. Elle ne renie rien toutefois, du bilan qu'elle fit – âgée d'à peine vingt-six ans – quant aux maux qui affligeaient l'Europe à la fin des années vingt et qui sont les mêmes, amplifiés, dont nous souffrons encore aujourd'hui.

<sup>5</sup> "Prix Érasme 1983 : Discours de remerciement de Marguerite YOURCENAR", in *Roman 20-50*, n° 9, mai 1990, p. 117-121. Abrégé en D. Entre les dates de rédaction de ces deux textes toute la vie de Yourcenar s'écoule : les romans, les essais, le théâtre, l'expérience vécue de la joie et de la douleur; sa vie et la vie "du siècle bref" qui a, souvent, tragiquement marqué l'Europe.

de l'Orient à l'Occident, dans un mouvement que nous pourrions appeler cosmique étant donné qu'elle utilise cette belle image de "flux" et "reflux", qui évoque immédiatement pour le lecteur yourcenarien l'*aqua permanens* du bain purificateur de Zénon, à la veille de sa mort, ou l'eau du Cher – "plus ancienne et plus neuve que toutes les formes" (*EM*, p. 74) – qui mouille les bastions du château de Chenonceaux et lave, par son écoulement perpétuel, "les défroques de l'histoire" (*EM*, p. 74). Le mouvement de flux et de reflux de la pensée humaine vers l'Europe tout d'abord, et d'Europe ensuite, fait dire à Marguerite Yourcenar, âgée de quatre-vingts ans, que "nous sommes heureusement reliés à tout!" (*D*, p. 118). Ce "tout" n'exprime pas seulement la conviction, géographiquement fondée, qu'il est impossible de séparer l'Europe des autres continents, qu'il est inutile d'ériger des limites et des barrières. Cette conviction lui vient également d'une réflexion sur l'histoire qui témoigne de la circulation incessante des idées et des savoirs créateurs, d'une union forte, dans laquelle distinguer le donateur du destinataire du don s'avère difficile. Mais la vision qui embrasse tous les hommes par-delà leur appartenance à une culture, à une race, à une patrie n'était pas encore explicite dans le "Diagnostic" : là, l'objectif principal de Marguerite Yourcenar est celui de montrer la décadence, grandiose autant que tragique, de la civilisation européenne, une civilisation "vieille", et donc destinée à s'achever à cause de sa durée même.

Si le diagnostic est sévère, le pronostic, lui, est incertain. "Aujourd'hui la raison européenne est menacée de mort" (*EM*, p. 1650) écrit Yourcenar: "De Socrate à Voltaire, l'intelligence ne doutait pas d'elle-même [...]. Aujourd'hui l'intelligence européenne commence à douter d'elle-même" (*EM*, p. 1650). L'intelligence européenne autrefois "ferme", "sûre d'elle", se chargeait d'être la "mesure unique et stable" avec laquelle tout était pesé; elle est au contraire aujourd'hui victime d'une "ataxie locomotrice", d'une incapacité à coordonner ses mouvements, et d'une "hyperesthésie", c'est-à-dire d'une sensibilité excessive qui en menace la stabilité et la fermeté. L'esprit européen, vaincu par l'immense héritage historique et culturel du passé, soumis au rythme harcelant de changements aussi continus que soudains dans tous les champs du savoir, victime d'un narcissisme extrême que l'on retrouve dans les "analystes du moi souffrant la même prédominance du sentiment sur la raison" (*EM*, p. 1650), "fléchit", cède, se dérobe. La solidité et l'agilité de la pensée de Goethe ont fait place à une "lassitude agitée"; son intelligence ferme, mais tout à la fois malléable et agile a été remplacée par une agitation frénétique, à la limite de la névrose. L'intelligence européenne, autrefois capable de transformer des sensations en réflexions, aujourd'hui hésitante et incertaine, accepte désormais et se vante même de transformer des réflexions en sensations. Comme dans toute époque décadente, l'Europe est devenue la patrie des sophistes et des prophètes, les premiers soutenant les théories et les idéologies les plus

disparates, apparemment opposées, mais presque toujours, après démonstration, aussi subtiles que fallacieuses, pratiquement interchangeables; les seconds invitant à des évasions empreintes de mysticisme qui débouchent sur des paradis tant artificiels qu'anesthésiants<sup>6</sup>.

Ce tableau aux teintes si sombres amène Marguerite Yourcenar à comparer notre siècle et le déclin de la civilisation européenne à la longue époque de décadence de l'Empire Romain, et à retrouver dans ces deux époques les mêmes souffrances, les mêmes aberrations, la même impuissance à trouver un remède aux maux dont elles souffrent. La comparaison entre ces deux moments historiques, ébauchée dans le "Diagnostic" par des traits encore quelque peu incertains et pas toujours efficaces, est au contraire magistralement exposée dans un essai de 1958<sup>7</sup>, qui renvoie clairement au texte de 1929.

[...] nous avons appris à reconnaître ce gigantisme [...], ce gaspillage [...], cette pléthore [...], ces divertissements ménagés d'en haut, cette atmosphère d'inertie et de panique, d'autoritarisme et d'anarchie [...] ce goût du sensationnel qui finit par faire triompher la politique du pire, ces quelques hommes de génie mal secondés perdus dans la foule des grossiers habiles, des fous violents, des honnêtes gens maladroits et des faibles sages. (*EM*, p. 21)

Trente ans plus tard, Yourcenar précise sa notion de décadence; celle-ci n'est plus conçue comme l'affaire d'une civilisation ou de quelques individus influents pour leur fonction intellectuelle ou politique; la décadence est interne aux structures mêmes d'une civilisation et à l'usure de son dynamisme

<sup>6</sup> L'ambiance culturelle contemporaine à la rédaction du "Diagnostic" est saturée de réflexions sur la décadence de la civilisation européenne. La référence à Spengler – *Le Déclin de l'Occident* –, à Valéry – *La Crise de l'Esprit* – est immédiate. Dans l'étude citée, Colette Gaudin le remarque: "[c]ontradiction, dissociation, déformation sont des mots qui reviennent souvent dans le "Diagnostic" de Yourcenar résumés par celui de "décadence" [...]. La décadence d'ailleurs est encore très à la mode" (*op. cit.* p. 97). En effet un certain "air décadent" fait encore partie du milieu littéraire et intellectuel des années vingt: le penchant pour des expériences extraordinaires, rares, exceptionnelles, pour une beauté raffinée jusqu'à l'épuisement, le refus de se mêler du quotidien et de ses lourdes contraintes sociales et politiques, voilà des traces que l'on peut découvrir, en particulier, dans la partie finale de l'essai.

<sup>7</sup> "Les Visages de l'histoire dans l'*Histoire Auguste*", in *Sous bénéfice d'inventaire*, Paris, Gallimard, 1962. Repris en *EM*. Dans la "Chronologie" des *Œuvres romanesques*, Marguerite Yourcenar dit à propos de cet essai: "[...] l'examen de chroniques romaines du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle [...] sert de point de départ à une comparaison entre le gigantisme du monde romain finissant et celui du monde moderne" (p. XXVII).

temporel<sup>8</sup>. Dans cette perspective Yourcenar peut affirmer que “[l]e lecteur moderne est chez lui dans l’*Histoire Auguste*”. (EM, p. 21)

Mais la conviction que la décadence est un mal endémique et intime à la nature même de n’importe quelle civilisation n’est pas encore assez fondée dans le “Diagnostic”. La conclusion de l’essai n’annonce pas encore la douloureuse conscience de la fragilité inévitable de toute aventure humaine.

Tout comme l’opposition initiale entre rationalité européenne et foi, mysticisme et morale, apanage de cultures différentes – où s’affirmait implicitement, compte tenu du sens final de cet essai, l’excellence de la première par rapport aux autres – tendait à nous laisser dans une position de prudente critique, la conclusion du “Diagnostic” risque à nouveau de nous déconcerter.

Et cela non pas tant à cause de la prévision erronée qu’une époque d’ordre et de discipline aurait succédé à l’agitation et au désordre existentiel et intellectuel du début du siècle<sup>9</sup>, mais plutôt à cause du lien que Marguerite Yourcenar établit entre le concept de maladie et celui de beauté : “[...] je n’ai tant dit que notre époque est malade que pour me réserver de dire à la fin qu’elle est belle”<sup>10</sup> (EM, p. 1655). Que la maladie qui mine l’Europe puisse

<sup>8</sup> Entre autres cf. Colette GAUDIN, *op.cit.*

<sup>9</sup> Ce qui s’est, d’ailleurs, partiellement vérifié dans les dictatures funestes qui se sont installées dans quelques pays européens au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>10</sup> La maladie, comme métaphore de la condition existentielle d’un personnage ou, dans notre cas, d’une civilisation, est un thème qui revient souvent dans l’œuvre de Yourcenar et que l’on retrouve à l’intérieur d’une vaste production romanesque contemporaine à notre auteur. Pour une étude comparative féconde le premier nom qui vient à la mémoire est celui de Thomas Mann. Comme chacun sait, Yourcenar lui a dédié un important essai, “Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann”. On peut avancer l’hypothèse que dans *La Montagne magique*, et non seulement dans ce roman, la maladie joue le rôle d’un masque qui permet aux personnages de s’évader du réel et, pour le dire avec Yourcenar, de sortir du siècle. On retrouve une utilisation semblable dans “Maléfice”. Ici, la maladie symbolise le retrait de la vie et de ses contraintes, une condition qui autorise Amande, la malade, à ne pas se mesurer avec le principe de réalité qui l’opprime. Le retrait du réel se transforme souvent chez plusieurs personnages de Mann et chez la jeune Yourcenar en une retraite plus au moins romantique, une sorte d’antichambre héroïque de la mort. Dans les œuvres de la maturité la maladie prendra, par contre, une allure aux sens multiples: chez Hadrien et, plus encore, chez le Prieur, l’acceptation de la maladie est une manière de partager le sort de tous les hommes. Pour ce dernier elle est aussi un moyen de s’associer à “l’homme des douleurs” dans une lutte acharnée contre le Mal. Mais revenons à notre essai, où une époque est comparée à un être vivant dont l’écrivain diagnostique la maladie et se réserve de prononcer le pronostic; comme chez Amande, la maladie ici montre également un visage héroïque, éclairé d’une sublime beauté tragique. On peut bien comprendre “la fuite dans la maladie” de la génération de l’entre-deux-guerres, échappée au carnage de la Grande Guerre et confrontée aux énormes problèmes d’un monde qui, en quelques années, a complètement changé de visage. Plus sévère est notre jugement à propos des intellectuels qui applaudissent au crépuscule d’une civilisation qui prépare une “*Mencheitdämmerung*”, un risque pour l’humanité entière. Dans le

engendrer le silence définitif de ce que l'on appelle couramment la civilisation européenne, nous pouvons certainement l'accepter<sup>11</sup>. Ce qui met mal à l'aise c'est que la catastrophe annoncée – dont, par ailleurs, nous pouvons lire quelques anticipations tragiques dans certains événements survenus des années vingt jusqu'à aujourd'hui – puisse être attendue avec impatience, que l'on puisse se réjouir d'avoir la "chance d'être les gaspilleurs d'une race" (*EM*, p. 1655) et de jouir d'une chance inespérée, d'une aubaine, du fait d'assister au spectacle de la fin d'une civilisation qui se vérifie seulement deux ou trois fois par millénaire. Il nous semble qu'il y a là une attitude d'esthète décadent, peut-être même un peu snob, qui, du fond d'un tranquille bureau d'une jolie maison bourgeoise, invoque un pis aller, alors que d'autres en paieront tragiquement le prix.

L'on peut pardonner à Marguerite Yourcenar cette sorte de "dannunzianisme maniéré" en raison de son âge – elle a seulement vingt-six ans au moment de la rédaction de cet essai –, en raison également du climat de l'époque qu'elle-même a si bien décrit, ainsi que de la distance partielle qu'elle prend par rapport au texte, dans la note de 1982, lorsqu'elle reconnaît qu'elle n'a pas pu prévoir, au moment où elle écrivait le "Diagnostic",

[...] la tragédie écologique [...]; les crimes politiques monstrueux et les génocides par tous pays; le bris des cultures considérées comme centrales; l'effroyable vague d'inculture causée par les médias et renforcée par le sentiment d'inutilité et d'à-quoi-bon. (*EM*, p. 1655)

Si elle avait eu la possibilité de remanier son texte avant la réédition dans la Pléiade, elle aurait peut-être enlevé ce "bouquet final du feu d'artifice", qui n'évoque en rien la bruyante explosion de joie qui clôt une belle fête, mais fait seulement penser aux tragiques nuages de fumée, signes de destruction et de mort, qui ont empoisonné et empoisonnent encore, de leur pestilence délétère, non seulement l'Europe mais la planète entière, dans le siècle tragique qui est le nôtre.

---

binôme maladie-beauté appliqué à la civilisation, il nous semble qu'est stigmatisé le désengagement du clerc de toute époque vis-à-vis de la dureté de la réalité historique, sa tentation de rester "au-dessus de la mêlée", prêt à juger les événements *a posteriori* et, parfois, tenté d'invoquer une mort héroïque à la place de la mort sale que la plupart des hommes doivent affronter (cf. François Wasserfallen, *op.cit.*, p. 456).

<sup>11</sup> Yourcenar se sert du terme "achevé" pour marquer la conclusion d'un cycle de civilisation; un mot porteur d'une double valeur sémantique : un point d'arrivée, un point d'arrêt, comme l'apogée d'un parcours, et la perfection enfin atteinte. Un mot, donc, qui, mieux que tout autre, exprime cette fin entrevue et décrite dans l'essai sous le signe du double : l'anéantissement et /ou l'accomplissement.

L'écrivain célèbre qui tient son "Discours de remerciement" à l'Institut Érasme n'est plus la jeune romancière, quelque peu influencée par un certain "esthétisme décadent" qui, un demi-siècle auparavant, se félicitait du "bouquet final du feu d'artifice d'un monde". Un ton sobre, presque humble, anime son allocution, comme si la gravité du thème affronté par un Académicien de France devant un public si austère, incitait l'auteur à la prudence, à une modestie intellectuelle encore plus rigoureuse.

L'avant-propos du "Discours" annonce le thème et les raisons de son choix. Les valeurs humanistes, dont l'Institut Érasme est, par vocation institutionnelle, le promoteur, sont "instinctivement senties comme des valeurs européennes". C'est pourquoi Yourcenar est "tentée d'aborder ce sujet" (*D*, p. 117). L'écrivain parlera donc de l'Europe et de sa civilisation.

Le thème énoncé, Yourcenar s'adonne avec application à la difficile définition de l'expression "valeurs humanistes". Son sens premier, qui est celui qui s'est formé à la Renaissance, renvoie à l'étude des langues et des littératures antiques. Toutefois, si l'on considère l'expression dans le sens plus vaste, mais plus dangereux, de valeurs qui impliquent la dignité et la suprématie de l'homme, alors, la prudence est de rigueur. L'idée de dignité de l'homme est, certes, incluse dans l'idée d'humanisme; l'idée de suprématie, elle, place l'humanisme sur un terrain plus délicat car, au nom d'une prétendue supériorité, elle semble autoriser l'homme, qui est, en général, celui de la culture dominante à un moment et dans un lieu donnés, à utiliser et même à abuser d'autres hommes ou d'autres formes de vie présentes sur la terre, c'est-à-dire à "opposer l'homme au reste de l'univers". Interprété dans ce sens, le mot "humanisme" serait porteur d'une antithèse sémantique qui justifierait une dangereuse "violence de l'intelligence, une hybris" (*D*, p. 117).

Nous avons souligné que Yourcenar a insisté dans le "Diagnostic" sur le rôle fondamental joué par l'intelligence dans la construction de la civilisation européenne et comment sa perte d'importance a été, selon l'écrivain, cause de fractures nombreuses et profondes dans la structure de cette civilisation au point que la crise de la rationalité en a décrété la fin ou, tout au moins, le déclin.

Dans l'essai que nous sommes en train d'examiner, l'intelligence est associée à l'idée de violence. De plus, le texte établit également un rapport entre valeurs humanistes et valeurs européennes en utilisant deux termes qui n'appartiennent pas vraiment au domaine du rationnel : "sentir" et "instinctivement". La sphère du sensible, qui, dans le "Diagnostic", concourt avec d'autres facteurs à la désagrégation de la civilisation européenne, est ici vue comme étant l'un des éléments qui composent l'humain, un élément non plus en opposition avec le rationnel. L'usage que l'on en fait et leur réciproque

équilibre déterminent la valeur du rationnel et du sensible, semble nous dire l'écrivain.

Définir l'humanisme européen au sens absolu est également impossible, car son terrain n'est pas seulement l'Europe. Les trésors d'art et de pensée qui ont traversé le continent européen provenaient, souvent, d'autres cultures : "[...] nos religions, venues du Proche-Orient [...], nos mathématiques venues de l'Inde [...], notre chimie désignée par un mot d'origine égyptienne (D, p. 118)"; ces trésors transformés et, parfois, enrichis en Europe, ont par la suite influencé d'autres cultures. La conclusion de Yourcenar est sous le signe d'un relativisme mûr et respectueux des diversités et des pluralismes : "rien de tout cela ne m'aidait à définir l'idée européenne à l'état pur" (D, p. 118).

Pourtant, il est indéniable que dans des périodes données de l'histoire – la chrétienté médiévale, la Renaissance – un ensemble de valeurs centrées sur l'homme a été exprimé et vécu en Europe, plutôt qu'ailleurs, par un nombre restreint de personnes. La grandeur de la culture européenne est incontestable, mais il convient de la redéfinir, car elle est redevable à d'autres cultures de nombre d'éléments qui la caractérisent.

Nous ne retrouvons plus dans cet essai l'opposition entre "nous et les autres", où le "nous" dénonce une certaine supériorité. Le raisonnement de l'écrivain ne procède plus par oppositions, mais par comparaisons, ce qui lui permet de saisir dans chaque culture ses propres caractéristiques. Les cultures ne sont pas décrites comme un absolu, mais comme un élément faisant partie d'un ensemble plus vaste.

Il est bien connu que la culture européenne a vécu, au cours de son histoire, des moments de gloire. Érasme en est un exemple.

Le portrait que Yourcenar brosse est touchant et il n'est pas surprenant que la critique ait vu dans le grand humaniste hollandais le modèle auquel la romancière s'est probablement inspirée pour créer Zénon<sup>12</sup>. Non seulement l'aspect physique du philosophe/alchimiste, qui fait penser au tableau du Louvre peint par Holbein, ou ses données biographiques – sa naissance obscure, la fuite de la mesquinerie des milieux religieux, son vagabondage d'une cour à l'autre en Europe – rappellent Érasme, mais également les domaines du savoir que celui-ci a explorés renvoient, en grande partie, au champ des études de Zénon.

Érasme apatride "qui s'élève au-dessus de tous les provincialismes" (D, p. 119). Érasme modérateur et conciliateur qui, dans une Europe où s'érigent les premiers bûchers protestants, cherche des solutions et des points d'entente, trop faibles, hélas !, pour empêcher les horreurs des guerres de religion, peu

---

<sup>12</sup> Cf. Anne-Yvonne JULIEN, "L'Œuvre au Noir", une manière d'éloge de la folie? ", in *Roman* 20-50, n° 9, p. 122-129.

après sa mort. Érasme humaniste et latiniste “qui a parlé, écrit et vécu en latin” (D, p. 120). Érasme chrétien qui condamne “les fanatismes greffés à la croix” (D, p. 120), les abus, les superstitions de l’Église à laquelle il reste toutefois fidèle. Érasme qui œuvre infatigablement pour conjurer la division des chrétiens, dans l’espoir de refonder un christianisme “sans failles”, capable de tirer profit de la sagesse ancienne sans, pour autant, tomber dans le paganisme. Ce sont des traits que le lecteur retrouve chez le Prieur qui partage avec le Néerlandais la fidélité douloureuse à l’Église et l’espoir jusqu’à la fin de ses jours.

Il nous semble que Yourcenar se réclame d’Érasme parce qu’il représente l’un des maillons d’une longue chaîne d’humanistes qui, tout en ayant soin de “raison garder”, ont su “par-delà la raison raisonnante et parfois déraisonnante” affirmer “une forme plus humble et plus acceptante de sagesse qui semble se confondre avec l’Être” (D, p. 120). Léonard, Érasme, Montaigne, Voltaire, “une lignée de l’esprit” avec qui l’écrivain s’identifie, car chez eux la raison est modérée par la prudence, vivifiée par le “sens mordant de la satire, qui est une forme combative de lucidité” (D, p. 118) et rendue humble par le commerce avec les hommes<sup>13</sup>. La leçon des humanistes, des maîtres taoïstes et l’expérience de la vie ont guidé Yourcenar et l’ont en partie transformée.

Un thème unit encore ces grands esprits à qui Yourcenar remonte : l’horreur partagée de la guerre. “*Dulce bellum inexpertis*”, s’exclame Érasme. La guerre est le résultat extrême de la ronde folle des passions que la mordante satire érasmiennne personnifie dans *L’Éloge de la folie*, dont le titre original est déjà une brillante synthèse de ce que nous sommes en train d’affirmer : *Moriae encomium, id est, stulticiae laus*. La sottise, légère et vaine, qui s’oppose aux mélancoliques cogitations de la “raison raisonnante”, se transforme peu à peu jusqu’à prendre l’aspect de la démence, responsable des petites violences quotidiennes tout comme des horreurs de la mort.

Le tragique carrousel décrit dans la deuxième partie du *Discours* avec les mots d’Érasme avait déjà été mis en scène dans *L’Œuvre au Noir* dans un jeu de rôles féroce où le sage peut devenir fou et le fou, parfois, devient sage.

Dans cette ronde convulsive, grimaçante, grotesque et essentiellement tragique non seulement les personnages principaux sont impliqués, mais aussi

---

<sup>13</sup> L’érudition prépare l’œuvre, l’essai, dont il questionne, éclaire l’œuvre : une osmose vivifiante unit écriture romanesque et écriture critique. On pourrait même, probablement, prendre le risque d’affirmer que Yourcenar met en œuvre une “virtuosité transtextuelle” reposant sur une conception transhistorique de l’aventure humaine : d’Érasme à Zénon et au Prieur, de Zénon à Yourcenar elle-même lors de sa rencontre avec son personnage sur la plage de Heyst, par le biais de l’oncle Octave. Ce flux constant témoigne d’une part de la conception circulaire du temps yourcenarien, de l’autre de la situation existentielle d’un écrivain qui cherche, tout au long de sa vie, par l’histoire et par l’écriture, une stabilité et un ordre qui, probablement, lui font défaut.

une foule de personnages mineurs. En toile de fond, la guerre, combattue au nom de la religion, mais, quoi qu'il en soit, pour s'appropriier le pouvoir et pour le consolider. C'est là aussi l'un des visages de l'Europe.

Yourcenar, dans l'essai de 1929, mettait entre parenthèses ou, tout au moins, ne prenait pas position quant aux barbaries survenues au cours des siècles en Europe, même aux époques où, à son avis, régnait la rationalité européenne. Dans le *Discours*, elle reconnaît que la raison n'arrive pas toujours à guider la sagesse.

Folie qui amène au désarroi, silence de la raison ou surcroît de rationalité qui nie ou étouffe ce qui est du domaine du sensible, des extrêmes qui rythment souvent la vie des hommes et des civilisations. Yourcenar en a fait l'expérience dans son vécu personnel et elle en a découvert les traces dans la civilisation européenne ainsi que dans les cultures qu'elle a passionnément étudiées.

Pourtant, tout comme Érasme, elle sait bien que la folie/stupidité ne se transforme pas toujours en démence; de ses nombreux *facies*, un seul, le *facies* mystique qui clôture *L'Éloge*, mène directement à la folie de la croix.

Dans son essai de 1983, l'écrivain la cite à peine, en disant qu'Érasme affronte ce sujet en utilisant la figure de l'ironie jusqu'à entraîner le lecteur dans un tourbillon vertigineux et elle conclut en affirmant que le philosophe néerlandais est probablement plus attiré par le "Jésus rayonnant" que par le Crucifix, oubliant, peut-être malicieusement, qu'il ne pourrait y avoir le premier sans le second.

La croix de "l'homme des douleurs" revient assez souvent dans l'écriture de Yourcenar. Mais la croix du Prieur n'est plus la croix entrevue par l'écrivain à la fin des années 20 à Salzbourg durant une promenade crépusculaire en solitaire. Il ne voit pas dans le Christ cloué à la croix "le prestige d'un Dieu ayant franchi la mort, sur des vivants qui doivent mourir" (*EM*, p. 456), mais le mystère du partage de la mort des hommes par Dieu. Comme le philosophe néerlandais dans le doute jusqu'à la mort et contre tout espoir raisonné, le Cordelier attend le "Jésus rayonnant" d'Érasme.

La rationalisme "à l'état pur" du "Discours", l'approche décidément gnostique du sacré qui marque l'"Essai de généalogie du saint" rédigé presque à la même époque<sup>14</sup> évoluent vers des conclusions plus nuancées, l'intellectuel pur se transforme en sage.

L'écriture critique de Yourcenar comme le chant érudit de ses œuvres poétiques et romanesques esquissent le portrait d'une civilisation aux traits changeants, souvent empruntés à d'autres cultures et que la civilisation européenne, à son tour, a retransmis fournissant parfois à d'autres peuples des

<sup>14</sup> "Essai de généalogie du saint", "Revue bleue", juin 1934, p. 460-66. Repris dans *EM*.

bases de développements ultérieurs. Théories philosophiques, conceptions religieuses, portraits de grands personnages de l'histoire ainsi que d'humbles comparses oubliées sans nom et sans visage: l'œuvre tout entière de Marguerite Yourcenar pourrait se lire comme une immense fresque de l'Europe, un tableau grandiose où se mêlent, s'alternent, se répondent et se complètent érudition, création romanesque et écriture critique, dans un échange constant et fécond .

Une Europe aux mille visages. Nous avons essayé d'en évoquer quelques-uns.